

LES FAITS CULTURELS

LIVRE

Zibaldone de Giacomo Leopardi

Si la grandeur de l'œuvre poétique de Giacomo Leopardi (1798-1837) commence à être reconnue en France, son œuvre philosophique est loin d'avoir trouvé une écoute à la hauteur

de son importance et de ses véritables enjeux. Dispersée, non systématique, souvent paradoxale, empruntant parfois une forme narrative ou dialoguée comme dans les *Operette morali*, cette pensée semble à première vue celle d'un dilettante, et c'est ainsi que même des philosophes de l'envergure de Croce l'on accueillie. Ce préjugé a sans doute empêché pendant longtemps que l'on s'intéressât, en France, aux ouvrages spéculatifs de Leopardi. Il faut se réjouir que des traductions récentes aux éditions Allia, des *Operette morali*, de *Pensieri* et, surtout, la traduction intégrale du *Zibaldone*, établie sur la base de l'édition critique de Giuseppe Pacella (trad. B. Schefi 2003) soient venues combler cette lacune.

Jeune « provincial » issu de la petite aristocratie des États pontificaux, Giacomo Leopardi a vécu, de loin, certes, et selon une perspective singulière mais non dénuée de passion, tous les événements parfois déchirants, qui ont caractérisé son

époque : le déclin de l'héritage néoclassique et le romantisme naissant, les dernières convulsions révolutionnaires et le repli politique de la Restauration ; un temps nourri d'attentes, de craintes, d'espérances et de cruelles désillusions

Vers 1817, le jeune poète de Recanati, après des années « d'études folles et désespérées » qui devaient le marquer à jamais dans son corps et son esprit, commençait à noter dans des cahiers les pensées, impressions, ébauches, notes de lectures qui allaient devenir l'*immenso scartafaccio* (« l'énorme tas de brouillons ») du *Zibaldone*, véritable *work in progress* de la pensée et de la poésie leopardiennes, dont les fragments s'étaleront de 1817 à 1832, pour couvrir au total plus de 4 500 pages. Cette entreprise va constituer au fil du temps un espace d'écriture inédit et singulier, qui s'écartera aussi bien de la tradition des « mémorialistes » que des récits autobiographiques en vogue au XVIII^e siècle. À la fois chantier, laboratoire et labyrinthe, le *Zibaldone* tisse autour du sujet une vaste trame de pensées, théories, observations sur le monde, non exemptes de contradictions et de revirements. Tout au long de ce chemin dédalique, Leopardi questionne la nature, la poésie, l'imagination, les illusions fondatrices des Anciens et celles, pernicieuses, des Modernes, l'héritage des Lumières et les positions sensualistes, qu'il fait siennes souvent. Ces interrogations témoignent d'une pensée en construction, donc toujours

inachevée, et, en un sens, « informe ». Le titre même de *Zibaldone*, qui vaut « galimatias », « fourre-tout », traduit cette absence de forme canonique.

Une tension entre désordre et système

On peut reconnaître deux versants de cette expérience : celui, secret – *in-forme*, donc – du monde des pensées et réflexions telles qu'elles se présentent à l'esprit, et qui demandent éclaircissement, creusement, répétition ; et celui, tensionnel, qui, déchirant les trames répétitives du monde intérieur, tend à l'œuvre, ou tout au moins indique son exigence. Cette tension vers le versant opposé est ce qui donne sens et fondement au travail obscur de l'écriture-pour-soi. Dans le labyrinthe des renvois, des livres, de l'intertexte incessant, se fait jour, outre une possible connaissance du monde et de soi, la nécessaire rupture qui donne lieu à une méditation sans complaisance, et qui, se frayant un passage parmi les apories de la pensée, va pouvoir devenir projet. On peut déceler sans doute dans cette volonté de projet l'un des liens les plus profonds entre le *Zibaldone* et les *Canti*, les *Operette morali* et, a fortiori, les *Pensieri*.

Le terme d'« essai » qu'emploie Leopardi pour définir ses ouvrages est révélateur du rapport du poète à son œuvre tout entière, comme en témoigne ce passage d'une lettre



Portrait de Leopardi par Domenico Morelli. Cette œuvre date de 1845 : comme nombre de représentations le concernant, elle est donc postérieure à la mort de l'écrivain, survenue en 1837. Pour la réaliser, le peintre s'est inspiré du masque funéraire, ainsi que de ce qu'avaient pu lui confier les proches de Leopardi, à commencer par Antonio Ranieri. (Fototeca storica/Leemage)

de 1836 à son jeune correspondant Charles Lebreton : « ...malgré le titre magnifique de *opere* que mon libraire a cru devoir donner à son recueil, je n'ai jamais fait d'ouvrage, j'ai fait seulement des essais en comptant toujours préluder... » Autrement dit, le caractère d'essai marquerait aussi bien l'écriture pour ainsi dire privée que l'œuvre publiée et, en principe, « achevée ». *Essai*, donc, de la pensée comme démarche, entre impossibilité du système et tension vers celui-ci, qui retourne sans cesse sur la question de sa propre possibilité, et qui, par la critique radicale de la raison généralisée, cherche une autre voie hors de toute clôture, exposant par là même l'exigence d'un sujet qui traverse tous les discours, les héritages de pensée et les traditions, s'ouvrant à l'expérience de l'existence pensante : d'où l'importance, dans le *Zibaldone*, de la douleur, de l'ennui, de la conscience malheureuse, du plaisir, non pas comme simples signes ou thèmes philosophiques mais comme marques de l'exister, conjonction de la pensée et du corps, exposition au monde et au temps. Ce que ces pages cherchent à mettre au jour, ce n'est pas la vérité intérieure d'un sujet, mais plutôt une vérité de la condition de l'homme sur terre, dans le monde, en société, à partir de l'expérience propre, de vie et de pensée, du sujet en question. Ce qui fait dire à Leopardi que la philosophie doit consister à « regarder effectivement et perpétuellement de haut les choses qui nous sont propres ».

PASCAL GABELLONE